

d'extraits de documents, index. Deux ouvrages complets, hommage de Tugdual de Langlais à ses ancêtres Peltier dont la participation à la guerre d'Amérique lui a valu son intégration dans la très honorable Société des fils de la Révolution américaine.

Jean-François CARAËS

Denise DELOUCHE et Philippe GUIGON (dir.), *Félix Marant-Boissauveur (1821-1900). Album breton*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 474 p., 190 ill. couleur

Redécouvert en 2012 à l'occasion d'une vente aux enchères à l'Hôtel Drouot, Félix Marant-Boissauveur (Lorient, 16 avril 1821- Paris, 14 septembre 1900) est l'auteur de carnets de dessins dont on ne connaissait pas l'ensemble jusqu'alors. Certes, un *Voyage of the French Corvette L'Héroïne* avait été découvert en 1977 par un océaniste, Patrick O'Reilly, et offert à la Bibliothèque de l'État de Nouvelle-Galles du Sud à Sydney. Mais son *Album breton*, portant pour titre *209 croquis, dessins, etc., faits d'après nature en Bretagne de l'année 1833 à l'année 1844 (inclus) et de l'année 1858*, était encore inconnu. Bien qu'on reste dans l'ignorance de la situation actuelle et du contenu d'un autre recueil de dessins faits en Bretagne, cet *Album breton* a trouvé aujourd'hui sa pleine dimension documentaire. On le doit à deux heureuses initiatives. D'une part, une coopération confiante de l'acquéreur, Francis Cabon, avec Denise Delouche, dont les nombreux travaux sur l'histoire de la peinture en Bretagne font autorité, et avec Philippe Guigon, qui mobilise ici de nombreuses connaissances archéologiques. Ils se sont entourés : René Estienne restitue la trajectoire professionnelle de l'auteur et explicite ses représentations iconographiques de Lorient ; Yann Guesdon offre au lecteur des descriptions et analyses judicieuses des costumes ; Alain Boulaire contextualise les représentations maritimes brestoises ; enfin Anna Corkhill, qu'a traduite Patrick Galliou, porte à notre connaissance les dessins conservés en Australie. Ces compétences magistrales ont été relayées par la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne qui a soutenu le projet éditorial.

Par son contenu autant que par sa forme, ce livre rejoint par son format, par sa mise en page élégante et par son iconographie, la catégorie enviée des « beaux livres ». Il n'en renferme pas moins une grande érudition. Composée d'analyses et aussi de la reproduction des planches illustrées du recueil d'origine, il s'apparente à la forme d'un album. Cette réussite tient aussi à la qualité des annexes qui offrent une cartographie, une chronologie des dessins et une transcription de carnets des voyages de Félix Marant-Boissauveur permettant de les reconstituer, qu'ils aient été effectués à pied, à cheval, en « voiture ou canot », mode de transport largement dominant de 1836 à 1844. Une bibliographie détaillée, un index précis et une table des figures associées aux dessins de l'auteur les complètent. La conception graphique n'est pas en reste : elle allège le texte par l'usage avisé de colonnes ; elle introduit parfois les citations sous une forme manuscrite ; elle réunit les commentaires

d'auteurs des planches de Félix Marant-Boissauveur en colonnes distinctes et en présente les caractéristiques avec simplicité.

Si la reproduction *in extenso* des dessins originaux de l'album est l'un des attraits indéniables du livre, leur confrontation systématique avec une autre représentation du même site par d'autres artistes, en regard des planches de Félix Marant-Boissauveur, est profitable. Tout au moins lorsque la chronologie les rassemble.

Malgré les zones d'ombres subsistantes, les jalons chronologiques sont posés clairement : Lorientais de naissance, élevé comme « un enfant bien éduqué de l'*intramuros* lorientais » (R. Estienne) jusqu'à 17 ans, séjournant avec sa famille à Nantes où il obtient une nomination comme « écrivain de la marine » qui lui ouvre la voie de l'inscription maritime, il se dirige vers Brest en 1839, puis à nouveau à Lorient en 1842 et au début de l'année 1843. À Brest en 1844, il finit par embarquer sur la corvette *L'Héroïne* en juin 1844 en direction de Papeete. Par la suite, on retiendra son retour en France en 1847, son départ pour Cayenne en 1848, son retour à Brest à l'automne 1850, un nouveau départ vers Pondichéry en 1853 où il séjourne jusqu'en 1856, enfin son rattachement à Brest en 1862.

Pourtant, cette personnalité rend difficile la tâche de l'historien d'art qui, faute de pouvoir se reposer sur les classifications traditionnelles, doit chercher des rapprochements. C'est ce à quoi s'emploie D. Delouche, sans se laisser abuser par la qualification « artiste-peintre » qui figure sur une annonce de vente de ses collections à l'Hôtel Drouot en octobre 1899. Car l'auteur, qui a dépouillé toutes les sources permettant de répertorier la production des peintres au XIX<sup>e</sup> siècle, a retrouvé un seul tableau, daté de 1878, ainsi que quelques huiles collées dans l'*Album*. À cette moisson décevante s'ajoutent des incertitudes sur l'identité de ses maîtres : revendiquant l'enseignement de L. Bentabole (1820-1880), il conduit vers un artiste mal connu et vers un apprentissage des plus incertains ; alléguant celui d'E. Hebert (1817-1908) et celui de L. Bonnat (1833-1922), il trouble l'historienne de l'art avisée, d'autant que leur présence à l'École des beaux-arts n'est effective que vers 1882, à une date où Félix Marant-Boissauveur a déjà 61 ans. D'autant qu'il a déjà exposé en 1864, 1867 et 1884... Devant la défaillance des sources, la recherche des affinités s'impose, sans toutefois permettre de conclure non plus : seule une ressemblance avec son contemporain Louis Le Breton (1818-1866), lui aussi embarqué très jeune avant de faire carrière comme illustrateur, et une fraternité avec Louis Caradec (1802-1888) peuvent se concevoir. Encore celui-ci vivant à Brest depuis 1830 y fut-il professeur à partir de 1874, date à laquelle notre dessinateur a 53 ans. Aussi, pour l'heure doit-on imaginer un dessinateur sans formation initiale notable. D. Delouche en vient peu à peu à caractériser son profil par une formule appropriée : « Naviguer pour peindre, naviguer puisque la tradition familiale l'y engage ». Ainsi, tout est dit.

En vérité, la carrière maritime de Félix Marant-Boissauveur présente un profil d'exception. Car c'est plus son expérience de voyageur que celle de navigateur qui le rattache à l'univers maritime.

Sans négliger aucun des intérêts de cet album (comme les paysages), les auteurs savent conduire le lecteur vers son utilité principale : nous faire connaître les relevés qu'il a effectués sur des bâtiments anciens de l'ouest breton et ceux qu'il a consacrés aux costumes. Face à l'ampleur de sa curiosité et de ses savoirs, ils ne dissimulent pas leur enthousiasme pour la tâche effectuée par un si jeune dessinateur qui aura dessiné cinquante-cinq constructions et soixante et onze tenues vestimentaires entre douze et vingt-trois ans !

Outre l'étonnante jeunesse de son auteur, l'album a ceci de particulier que ses illustrations n'ont jamais été portées à la connaissance de ses contemporains. En effet, il ne répond pas à une commande éditoriale, comme plusieurs inventaires de constructions pittoresques, de paysages ou de costumes édités dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'en distingue également par l'usage du dessin au trait plutôt que par celui de la gravure.

Les auteurs conduisent le lecteur à considérer Félix Marant-Boissauveur comme un « précurseur de notre moderne archéologie du bâti », comme le note encore à bon droit P. Guigon, qui souligne de surcroît qu'il « est pratiquement le seul dessinateur à fournir des figurations de dix-huit monuments qui demeureraient sans lui méconnus, voire totalement ignorés ». Il s'attache du reste à en dresser un « martyrologe » détaillé.

De quoi est faite cette approche monumentale ? Tout d'abord, elle s'affranchit de la tradition qui porte son intérêt sur les constructions celtiques et mégalithiques. Elle se tourne vers des édifices en majorité édifiés au Moyen Âge ; quarante-neuf édifices religieux construits entre le XIII<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle et six bâtiments plus récents figurent ainsi dans l'album. Elle s'emploie à saisir autant de monuments renommés que de constructions plus modestes, dès lors qu'elles offrent un enracinement dans l'histoire locale. Enfin, elle fait état de bâtisses présentant quatre critères : l'ancienneté, la rareté, l'exemplarité, l'expressivité. Si ce dernier satisfait l'esprit artistique du dessinateur, les trois premiers forment le socle de sa doctrine monumentale. Fort de cette certitude, P. Guigon s'enquiert des rattachements envisageables du côté des sociétés savantes. Mais, tout semble démontrer que ni la Société académique de Nantes, ni la Société polymathique du Morbihan, ni même l'Association bretonne n'ont eu de prise sur lui.

À la lecture des notices, on en vient à chercher comment situer l'esprit de ses dessins dans le grand mouvement de prise de conscience du patrimoine. Nul doute que sa manière de répertorier les monuments fait écho aux injonctions de l'État lui-même ; il n'est pas anodin de la rapprocher de la circulaire que le ministre de l'Intérieur adresse aux préfets dans le courant de l'été 1837, les enjoignant de dresser la liste des monuments dignes d'intérêt. C'est assurément une caractéristique culturelle de la monarchie de Juillet que de « comprendre que la conservation des anciens monuments [...] offre] un attrait de plus aux méditations de l'historien ou à la curiosité du voyageur », comme l'écrit en 1838 Prosper Mérimée.

Par ailleurs, son insistance à relever les monuments ruraux, plus que ceux des villes, rejoint une autre conviction répandue parmi ses contemporains et exprimée par Viollet-le-Duc dans une lettre de 1843 à Prosper Mérimée, où il professe que « si l'on veut encore avoir quelque idée de ce que possédaient autrefois nos monuments religieux, de ce qu'étaient les habitations de nos pères, c'est dans les villages ou les villes pauvres qu'il faut aller fouiller sans perdre de temps ».

On ne s'étonnera pas, dès lors, que cette qualité de conservatoire puisse s'incarner aussi dans les tenues vestimentaires. Les analyses et le répertoire dressés par Y. Guesdon ne dérogent en rien à la conception « monumentale » qu'elles présentent. À cet égard, les observations que l'auteur formule au sujet des « oublis » du dessinateur sont pertinentes : bien que personnel de la Marine, il ne représente ni marin, ni portrait de bateaux (ou si peu et au lointain). Bien que résidant à Brest à partir de 1839 et pour près de quatre ans, il ignore les ouvriers de l'arsenal. Et, à l'échelle de son itinérance dans le département du Finistère qui concentre soixante-six des soixante et onze dessins de costumes, il ne consigne ni tenue ouvrière, ni signe d'appartenance à l'univers de l'artisanat.

L'année 1844 est prolifique et nous éclaire sur sa méthode. Avant d'embarquer à Brest en octobre pour le Pacifique, le jeune Félix Marant-Boissauveur (il n'est âgé que de 23 ans) enchaîne pas moins de trois pardons : en juillet à Plougastel, en août à Rumengol, en septembre à Châteaulin ; il révèle les « types » vestimentaires de paroissiens fort divers dont l'éloignement a de quoi surprendre. À Châteaulin, il affirme avoir rencontré, outre la mode vestimentaire propre à la ville et à la commune voisine de Goëzec (*sic*), celle de la région de Quimper, et encore celles des pays de Fouesnant et de Pont-Aven et jusqu'à celle de Plomodiern, quand ce n'est pas celle de La Guerche au sud-est de Rennes ! L'attraction du pardon de Rumengol semble plus réduite, cette année-là : le dessinateur y a noté les modes de Pont-de-Buis, de Châteaulin et de Pleyben. Par contre, celle de Plougastel serait limitée à la seule presqu'île.

Néanmoins, l'auteur se garde, à bon droit, de considérer ses dessins comme ethnographiques. Il admet qu'ils rendent compte de différenciations sociales et fonctionnelles au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle : le bleu, le rouge et le mauve sont respectivement les couleurs des textiles du Léon, de la Cornouaille et du Trégor. Il restitue avec soin la diversité des tenues rurales et nous convainc de leur caractère hautement coloré qui contraste avec l'uniformisation ultérieure. Il souligne aussi que beaucoup ont été colorés *a posteriori*, lors des voyages de leur auteur à Valparaiso et vers Pondichéry. Mais aucune référence aux rituels, aux évolutions de coupes, de formes ou de couleurs, à des coutumes, à des caractères moraux, ou à la langue...

La dénomination de certains dessins traduit classiquement un certain ethnocentrisme : « fou à Plougastel, sauvage à Guissény... ». Conforme à la culture citadine à laquelle il appartient, il persista aussi longtemps qu'un regard extérieur se portera sur les communautés villageoises de l'ancienne France.

R. Estienne livre au lecteur une clé de compréhension de ce regard sur la Bretagne : « ce jeune « Monsieur » en demi-teinte rejoint à la campagne une aristocratie marquée par l'héritage nobiliaire, le service de l'État, culturellement privilégiée à tous les sens du terme, affairée à une effervescente production en faveur de la culture bretonne, bastion de sensibilité légitimiste après la révolution de 1830 ».

Les plumes réunies par les Presses universitaires de Rennes et la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, ainsi que l'esprit qui les anime dans ce livre, incarnent parfaitement la juste attitude que l'on peut attendre aujourd'hui de chercheurs disposés à faire partager les tours et les détours de leur enquête. Jean Rostand l'avait décrite avec des mots que les auteurs illustrent page après page : « Beau mot que celui de « chercheur » et si préférable à celui de « savant ». Il exprime la saine attitude de l'esprit devant la vérité : le manque plus que l'avoir, le désir plus que la possession, l'appétit plus que le savoir ».

Pascal AUMASSON  
conservateur du patrimoine honoraire

Isabelle LE BOULANGER, *À l'origine du féminisme en Bretagne. Marie Le Gac-Salonne, 1878-1974*, préface de Christine Bard, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, 278 p.

Le nouvel ouvrage d'Isabelle Le Boulanger, déjà auteur de plusieurs livres sur l'enfance bafouée et l'abandon d'enfants, tous parus aux Presses universitaires de Rennes, s'il ne constitue pas à proprement parler une biographie, n'en est pas moins centré sur une figure unique, son environnement et son action, en l'occurrence le personnage assez fascinant d'une féministe bretonne, libre-penseuse, partisane d'une vraie égalité entre hommes et femmes, apôtre des droits politiques de la femme, active tant sur le plan national qu'international, mais curieusement (faut-il gommer cet adverbe ?) fort conservatrice sur plusieurs questions sociétales et morales. L'auteur utilise principalement un fonds très riche, celui des archives privées de la famille Le Gac, données à diverses institutions publiques par la petite-fille de Marie Salonne en 1999. La plus riche partie, de loin, se trouve aux Archives départementales des Côtes-d'Armor (159 J), comprenant articles, cartes postales, correspondance, tracts et affiches, opuscules, photographies et enfin le capital, mais malheureusement fragmentaire, *Journal* intime de l'intéressée qui s'arrête avec la Première Guerre mondiale.

Étudier la figure d'une « féministe » pose un certain nombre de questions spécifiques. Surtout s'agissant de celle d'une provinciale, demeurée provinciale par son statut, sa mentalité, son lieu de résidence – et bien qu'en contact fréquent avec des personnalités parisiennes ou à « surface » nationale ou internationale. Plus encore, d'une femme qui pendant longtemps s'est dérobée derrière un semi-anonymat pour